

Chas Freeman : Divorce USA-Israël, fin de l'OTAN et guerre des mers

L'ambassadeur Chas Freeman explique comment la pertinence de la puissance maritime décline en matière de contrôle des corridors de transport et de l'énergie, tandis que le déclin relatif des États-Unis entraînera la fin de l'OTAN et un divorce entre les États-Unis et Israël. L'ambassadeur Freeman a été ancien secrétaire adjoint à la Défense, recevant les plus hautes distinctions du service public du Département de la Défense pour ses rôles dans la conception d'un système de sécurité européen centré sur l'OTAN après la guerre froide et dans la réouverture des relations de défense et militaires avec la Chine. Il a été ambassadeur des États-Unis en Arabie saoudite pendant les opérations Bouclier du désert et Tempête du désert. Livres du professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL> Suivez le professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glenndiesen> Soutenez les recherches du professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glenndiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdieseng Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Nous recevons une fois de plus l'ambassadeur Chas Freeman, ancien secrétaire adjoint à la Défense des États-Unis. Merci d'être revenu dans l'émission.

#Chas Freeman

Ravi d'être avec vous, Glenn.

#Glenn

On voit souvent que la domination maritime est liée à la puissance hégémonique, ou du moins qu'elle a toujours été un élément essentiel dans la rivalité entre grandes puissances. On peut dire que l'hégémonie britannique au dix-neuvième siècle, puis l'hégémonie américaine au vingtième, reposaient en grande partie sur le contrôle des mers du monde. Après la Seconde Guerre mondiale, le fait que la marine américaine contrôle les principaux couloirs maritimes a été un facteur déterminant. Et cela peut aussi avoir des effets positifs : quand un seul hégémon contrôle les routes maritimes, il a souvent intérêt à les maintenir ouvertes — tant que cela reste sous son autorité, bien sûr. Mais pour la première fois depuis très longtemps, il semble que ce ne soit plus le cas. Et nulle part cela n'est plus évident que dans le détroit d'Ormuz.

Bien sûr, on sait qu'il y a eu des résistances dans d'autres domaines aussi. Mais comment évaluez-vous la situation actuelle, sachant qu'il s'agit d'une guerre dont les États-Unis ont beaucoup de mal à se désengager ? Je dis ça parce qu'il semble bien que le détroit d'Ormuz soit le principal problème. Et ça, ça empêchera Trump de rentrer chez lui en proclamant la victoire.

#Chas Freeman

Bon, revenons un peu en arrière dans l'histoire. Vous savez, l'échange colombien, quand Christophe Colomb a débarqué par hasard sur une plage des Bahamas, a déclenché une véritable révolution culinaire, entre autres choses. Cet échange colombien a ensuite provoqué d'immenses affrontements, une série de batailles navales, sur plusieurs siècles, pour déterminer qui dominerait les mers. Les Néerlandais, les Français, les Espagnols, les Anglais surtout, se sont disputé cette suprématie, et avant eux, les Portugais. D'ailleurs, les Portugais ont brièvement pris le contrôle du détroit d'Ormuz, avant d'en être chassés par les Iraniens. Mais je pense que ce qui s'est passé, c'est que l'hégémonie anglo-américaine sur les mers — vous savez, cette idée que la Grande-Bretagne régnait sur les flots — c'était le symbole d'une époque, au dix-neuvième siècle.

Tout ça, c'est fini. Laissez-moi revenir un peu en arrière. En mille sept cent soixante-trois, à la fin de la guerre de Sept Ans, la Grande-Bretagne a infligé une défaite décisive à la marine française et est devenue la puissance dominante sur les mers. Cette suprématie a duré tout au long du dix-neuvième siècle. Et je pense qu'on peut dater assez précisément le moment où la domination mondiale des mers est passée aux États-Unis. Et, par coïncidence, c'est le jour de mon anniversaire — le deux mars mil neuf cent quarante-trois. Ce jour-là a commencé la bataille de la mer de Bismarck, qui a duré trois jours. Elle a marqué le point culminant de la puissance navale japonaise dans le Pacifique Sud, et c'est à ce moment-là que les historiens situent le passage de la suprématie maritime britannique à la suprématie américaine. Je crois que ça fait cent soixante-trois ans.

Ce qui est clair, c'est que depuis cette époque, l'évolution a progressivement réduit l'impact et la portée de ce contrôle sur les océans. Pour commencer, au début du dix-huitième siècle, la portée d'un canon était d'environ trois milles, soit un peu moins de cinq kilomètres. Cela permettait aux États d'établir une limite de trois milles pour leurs eaux territoriales. Mais à mesure que l'artillerie s'est perfectionnée, cette limite est devenue pratiquement dénuée de sens. Finalement, après de longues négociations autour de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer, un compromis politique a été trouvé : la limite des eaux territoriales serait fixée à douze milles. Mais, contrairement à la limite des trois milles, cette décision n'avait aucun fondement concret. En d'autres termes, la portée de l'artillerie côtière, des missiles et d'autres armes similaires n'a cessé de s'étendre.

Les douze milles, c'était une limite complètement arbitraire. À l'époque, dans le préambule de tout ça, certains pays — surtout dans le Pacifique Est, en Amérique du Sud, le Pérou et d'autres — essayaient d'imposer des zones de deux cents milles. Ce chiffre a fini par apparaître dans la Convention sur le droit de la mer, mais pas comme une limite territoriale : plutôt comme une limite

de contrôle du fond marin. Depuis, la portée des missiles et de tout ce qui s'y rattache n'a cessé d'augmenter. Aujourd'hui, la Chine dispose de missiles balistiques à guidage terminal capables, semble-t-il, de frapper à environ deux mille kilomètres de ses côtes, et de détruire un porte-avions, voire tout un groupe aéronaval. Et ce qu'on a vu dans la bataille autour du blocus du détroit d'Ormuz, c'est l'apparition d'une nouvelle limite imposée par la force.

Les porte-avions, comme l'Abraham Lincoln et d'autres, ont dû rester à environ mille kilomètres, soit à peu près six cents miles, des batteries côtières iraniennes. Les autres navires, eux, sont restés à deux cents miles, environ trois cents kilomètres, parce que c'est la portée des missiles de croisière et des drones iraniens. Et ce qu'on a vu là, c'est quelque chose qu'on n'avait encore jamais vraiment observé dans l'histoire : une répétition de ce qu'Ansar Allah, les Houthis au Yémen, avaient réussi à faire. En clair, un blocus maritime mené depuis la terre. Ils ont réussi à bloquer le détroit de Bab el-Mandeb, à l'entrée de la mer Rouge, sans disposer d'une marine digne de ce nom. Ils l'ont fait depuis la terre. Et aujourd'hui, l'Iran a fait la même chose avec le détroit d'Ormuz.

On entend des récits du genre : « Hier, le Commandement central a annoncé avoir coulé six petits hors-bords iraniens dans le détroit d'Ormuz. » Mais en réalité, c'est presque sans importance, parce que le contrôle du détroit ne vient pas de ces bateaux, de ces petites embarcations. Il vient des installations côtières, que les Iraniens ont mis des décennies à préparer. Et, en pratique, il n'existe aucun moyen militaire d'ouvrir le détroit d'Ormuz : échec et mat. C'est donc un changement très important. Traditionnellement, on pensait la guerre comme se déroulant sur différents terrains, surtout sur la terre. Mais la mer entoure la terre, et on peut accéder à la terre depuis la mer. Autrefois, la mer était donc un domaine supérieur, jusqu'à ce que la terre devienne capable de tenir les navires à distance.

L'air, au-dessus de la terre et de la mer, est un domaine supérieur, parce qu'on peut contrôler à la fois la mer et la terre depuis le ciel. Et l'espace, qui se trouve au-delà de l'atmosphère, est un quatrième domaine, aujourd'hui très disputé entre les nations. Mais ce qu'on voit en ce moment, avec le blocus de la mer Rouge et celui du détroit d'Ormuz, c'est un véritable tournant — sans jeu de mots. Oui, un vrai tournant. Et donc, la domination anglo-américaine, qui, comme vous l'avez souligné, a eu beaucoup d'effets positifs — en fait, elle a établi un ordre fondé sur des règles. Elle l'a décrété, elle l'a géré, elle l'a contrôlé, et elle a puni ceux qui le violaient.

Nous avons aujourd'hui ce qu'on appelle des opérations de « liberté de navigation », censées maintenir l'ordre établi. Mais elles ne sont plus vraiment viables. Et ça, c'est un tournant historique important. Si on remonte à l'époque de Christophe Colomb, on voit bien que la puissance maritime, comme l'avait expliqué l'amiral Mahan, a toujours été un facteur central dans l'histoire. Aujourd'hui, c'est la puissance terrestre qui revient au premier plan. Je trouve ça vraiment intéressant, et ça mérite qu'on s'y attarde. Je ne vais pas écrire un livre intitulé *L'influence de la puissance terrestre sur l'histoire*, mais en y réfléchissant, je suis frappé par les implications géopolitiques et stratégiques de ce qui est en train de se passer.

#Glenn

L'ensemble de l'effort visant à contester la puissance maritime dominante est un élément clé de la géopolitique depuis plus d'un siècle. Beaucoup de gens, quand ils veulent opposer Mahan à une autre vision, se tournent souvent vers Mackinder, par exemple, avec cette idée de contrôler le continent, d'être une puissance terrestre. Et en effet, si on regarde certains des projets d'infrastructure menés par les Russes et les Chinois ces dernières années, l'objectif est largement de relier cette vaste masse eurasiatique par voie terrestre, pour priver, en quelque sorte, les puissances maritimes de leur position dominante. Mais encore une fois, tout cela repose surtout sur des réseaux de transport et d'énergie terrestres.

Mais les technologies, surtout avec les drones et tout ce qui va avec, réduisent aussi, bien sûr, la force ou même la pertinence de la domination des mers, et de façon assez importante. Mais il y a un autre aspect à tout ça. Par exemple, si on regarde les Britanniques, leur contrôle des mers servait aussi à bloquer l'accès aux routes commerciales de leurs rivaux. Les Allemands, pendant une guerre, pouvaient voir leurs ports bloqués et subir des famines. Aujourd'hui, on voit que le contrôle des mers a aussi apporté certains avantages aux États-Unis. Comment voyez-vous maintenant le lien entre cela et le commerce de l'énergie ?

Parce que le pétrodollar reste aujourd'hui un élément central, et qu'on ne peut pas vraiment le maintenir sans le détroit d'Ormuz. Ces derniers jours, on a vu passer plusieurs informations, par exemple sur les États-Unis et les Émirats arabes unis, qui mettent en place des lignes de swap, des échanges de devises. Honnêtement, je ne sais pas trop comment interpréter ça. Je me dis que les Émirats ne peuvent peut-être plus vraiment générer de dollars, et qu'ils vont devoir commencer à vendre leurs obligations et leurs actifs libellés en dollars, ce qui n'est pas une bonne nouvelle pour les États-Unis. Je ne sais pas si c'est la raison de ces échanges de devises. Comment est-ce que vous voyez, vous, le jeu énergétique plus large, disons, en lien avec ces corridors de transport ?

#Chas Freeman

Eh bien, comme d'habitude, vous avez soulevé beaucoup de questions.

#Glenn

Désolé, c'était un peu trop.

#Chas Freeman

Non, ce n'est pas un problème. Mais laissez-moi essayer de démêler un peu tout ça. D'abord, je trouve très intéressant que la Chine, puissance terrestre traditionnelle, soit le seul pays à avoir brûlé sa propre marine et à l'avoir détruite pour maintenir une armée fondée sur la terre. Je parle ici de l'amiral Zheng He, sous la dynastie Ming, et de la décision prise à Pékin d'abolir la marine et de laisser

les étrangers se débrouiller, en quelque sorte. Aujourd'hui, la Chine est devenue une grande puissance maritime. Sa marine est plus importante que celle des États-Unis. Cela ne veut pas dire, dans le nouveau contexte que j'ai décrit, que la Chine va hériter de l'hégémonie maritime anglo-américaine. Ce ne sera pas le cas. Mais cela montre bien qu'il y a eu un changement. Ensuite, vous avez tout à fait raison.

La connectivité que les Chinois ont particulièrement développée — les chemins de fer, les routes, les aéroports, les zones de libre-échange, les accords de transit, les entrepôts sous douane aux frontières, et ainsi de suite — a bien sûr une dimension maritime, mais elle reste avant tout terrestre. Et en fait, les Iraniens dépendent aujourd'hui du rail pour acheminer une partie de leur pétrole vers la Chine, par voie terrestre. Les États-Unis et Israël ont bombardé ces lignes ferroviaires, mais il s'avère que les cheminots sont très doués pour réparer des voies endommagées par les bombes. On aurait dû l'apprendre au Vietnam, où il y avait environ trois cent mille soldats chinois, des ingénieurs militaires qui maintenaient les chemins de fer en service pour les Vietnamiens et les défendaient avec leurs propres systèmes de protection pendant la guerre d'Indochine.

Je pense que vous avez raison de souligner la fragilité du pétrodollar en ce moment. C'est tout à fait juste de dire, je crois, que les Émirats arabes unis ont probablement dit au Trésor américain : écoutez, nous n'avons plus de revenus en dollars. Et si vous ne nous fournissez pas de dollars pour nos échanges commerciaux, nous allons devoir passer principalement au yuan chinois. Et ça, bien sûr, ce serait une attaque directe contre l'hégémonie financière mondiale des États-Unis. Cela explique d'ailleurs l'accord de swap dont vous avez parlé. Je pense qu'il y a un dernier élément à prendre en compte : les Chinois estiment visiblement que les États-Unis ont semé une telle confusion sur les marchés financiers internationaux que, plutôt que de simplement résister aux sanctions sur l'achat de pétrole iranien, ils peuvent désormais s'y opposer activement.

Et maintenant, il y a un décret, l'équivalent d'un ordre exécutif aux États-Unis, un ordre du gouvernement central chinois adressé aux banques et aux compagnies pétrolières chinoises pour qu'elles ne respectent pas les nouvelles sanctions américaines. C'est donc une attaque directe contre l'utilisation du dollar comme arme par les États-Unis. Je ne sais pas quel en sera le résultat. Toutes les attaques ne réussissent pas, comme on vient de le voir avec l'Iran. On peut attaquer l'Iran, mais ça ne veut pas dire que l'Iran doit capituler. Ce qui se passe, pour reprendre le mot « échec et mat », c'est soit un échec et mat, soit une impasse. Et il n'y a pas de négociations. Il n'existe aucun moyen militaire d'ouvrir le détroit d'Ormuz à un coût acceptable. Les navires qui tenteraient de passer seraient détruits.

Il se peut que les missiles de croisière tirés par les Iraniens sur les navires américains, qui auraient, selon certains, été interceptés, déviés ou n'auraient causé aucun dégât, n'aient en réalité pas touché ces navires. C'est ce qu'affirme le Commandement central, contrairement à la version iranienne qui prétend le contraire. Mais au fond, ça ne change pas grand-chose. Ces navires restent à distance, et c'est tout ce qui compte. Et il n'y a aucune négociation. Donc, en gros, je dis qu'il y a deux façons d'ouvrir le détroit. La première, c'est par la force, mais ça ne marchera pas. La seconde, c'est de

négocier avec l'Iran et de trouver un compromis. Or, pour l'instant, il n'y a absolument aucune négociation.

En fait, Stephen Witkoff, cet envoyé mal inspiré des États-Unis, qui affiche un bilan parfait d'échecs dans toutes les négociations internationales auxquelles il a participé, a maintenant un nouveau adjoint, je crois qu'il s'appelle Nick Stewart. Il vient de la Fondation pour la défense des démocraties, qui est, à Washington, une façade du Mossad. Et il a déjà déclaré publiquement qu'il s'opposait à toute négociation avec l'Iran, pour les raisons habituelles avancées par les sionistes. Donc, à mon avis, les négociations qui ont eu lieu jusqu'ici ont été essentiellement de façade, destinées à manipuler les marchés financiers, l'opinion publique et les prix du pétrole, au profit de certains — un profit considérable pour des responsables corrompus aux États-Unis et ailleurs. Alors, qu'est-ce que ça veut dire ?

Cela veut dire que, contrairement à ce que toi et moi avons souvent évoqué, il n'y aura pas de résolution négociée de cette guerre. Elle va sans doute retomber dans une situation qui ressemblera à celle d'avant, avec un conflit de faible intensité entre Israël et l'Iran, qui pourrait durer des décennies. Le Premier ministre Netanyahu a d'ailleurs déclaré ouvertement qu'il avait passé quarante ans à chercher un président américain prêt à rejoindre Israël pour attaquer l'Iran de la manière dont ils l'ont fait. Mais je pense que cette expérience a été assez désillusionnante. Pour les États-Unis, l'opération a clairement été désapprouvée par l'armée américaine. Ce sont toujours les civils qui se montrent les plus belliqueux, alors que les militaires, eux, savent très bien qu'ils risquent leur vie s'ils se lancent dans une guerre.

Les militaires sont souvent plus enthousiastes à l'idée de la diplomatie que les civils, justement pour cette raison. Mais là, il n'y a pas eu de diplomatie. Il n'y a eu qu'une guerre, et elle n'a pas abouti. Donc, à mon avis, cela veut dire que, si on parle d'une absence de résolution, on parle d'un retour à un conflit de faible intensité, ponctué de temps en temps par des explosions. Dans ce cas, Israël n'aura pas le soutien des États-Unis pour relancer une attaque contre l'Iran. Ça place Israël dans une situation très différente de celle qu'il a connue jusqu'ici, et je pense que c'est un point à surveiller. Est-ce que les États-Unis continueront, vis-à-vis de l'Iran, à soutenir Israël sur le plan militaire et politique ? J'ai le sentiment que la réponse sera ambivalente, ambiguë, pas vraiment claire.

#Glenn

Eh bien, s'il n'y a pas de voie diplomatique, comme vous l'avez dit, il n'y a pas de véritables négociations. Et puis, il n'y a pas plus de moyen d'imposer le passage par le détroit d'Ormuz par la force militaire, à moins que les États-Unis ne puissent frapper les Iraniens jusqu'à ce qu'ils finissent par lever les bras et abandonner. Mais ça non plus, ça ne semble pas possible, parce que, pour de bonnes raisons, ils considèrent que c'est une menace existentielle. Donc ils vont encaisser toute la douleur, aussi terrible soit-elle. Il n'y a donc pas de solution pacifique. Il n'y a pas de

solution militaire non plus. Et comme vous l'avez suggéré, faire simplement traîner les choses sur une longue période ne semble pas être une option, parce que les États-Unis ont des problèmes avec leur matériel militaire.

Il y a des limites au nombre de missiles intercepteurs qu'ils peuvent produire. Et puis, bien sûr, c'est un point d'étranglement économique majeur. Autrement dit, on fait face à une crise économique potentiellement énorme. Donc, vu la difficulté de la situation, c'est l'une des raisons pour lesquelles, avant Trump, les autres présidents ont tous refusé d'emprunter cette voie — et pour de bonnes raisons. Mais maintenant qu'on en est là, est-ce que, selon vous, cela explique en gros ce que Trump a fait ces deux derniers jours ? Parce qu'il a annoncé qu'il forcerait l'ouverture du détroit d'Ormuz et que, si l'Iran osait faire quoi que ce soit, il les rayerait de la carte. Ce genre de déclaration... est-ce que c'est simplement de la désespération, ou est-ce que vous voyez un plan derrière tout ça ?

#Chas Freeman

Non, je ne pense pas qu'il y ait un plan. Non, il n'y a jamais eu la moindre preuve d'une stratégie cohérente. Mais laissez-moi dire quelques points. À mon avis, nous sommes dans une guerre économique d'usure. Et, pour le dire simplement, c'est comme deux hommes qui se battent, chacun essayant d'étrangler l'autre, sans savoir lequel finira par manquer d'air le premier. Mais je dirais que les chances sont plutôt bonnes pour que l'Iran tienne plus longtemps que les États-Unis dans un tel affrontement. D'abord, ils sont chez eux. Ils produisent des missiles, sans doute dans leurs usines souterraines. Ils ne sont pas affaiblis. Le blocus imposé par les États-Unis est loin d'être parfait. Des navires passent, donc les revenus continuent d'entrer, d'autant plus que le prix du pétrole est maintenant bien plus élevé. Et d'ailleurs, ce prix devrait encore grimper dans un avenir proche. Cela veut dire que l'Iran dispose bel et bien de revenus.

Mais le blocus américain est très éprouvant, à la fois sur le plan du rythme des opérations et, comme vous l'avez mentionné, pour le matériel. Mais surtout pour les marins à bord de ces navires, qui sont en mer depuis des périodes interminables. Il y a des raisons de penser que certains des incidents survenus sur ces bâtiments sont dus à des actes de sabotage commis par les équipages eux-mêmes, pour exprimer leur colère d'être, en quelque sorte, maltraités et laissés sans véritable soutien. À un moment donné, le blocus américain devient donc intenable. Je pense que Trump en a conscience, et c'est pour cela qu'il a proposé de tenter d'ouvrir le détroit par la force, ou avec des escortes. Mais ça ne fonctionne pas, et je suis sûr que ses propres militaires lui ont dit que ça ne marcherait pas. Il ne semble pas vraiment écouter les conseils, alors il a quand même décidé d'y aller. Ce à quoi je m'attends maintenant, c'est à un geste violent, une sorte de démonstration de force, au moment de son départ — dans le détroit d'Ormuz.

En d'autres termes, il va faire un bras d'honneur à l'Iran, partir en marmonnant des insultes, et balancer des bombes pendant un jour ou deux, en prétendant qu'il les a fait reculer, qu'il a gagné la guerre, et tout le reste. Et malheureusement pour lui, je ne pense pas que ça marchera très bien non plus, parce que sa propre légitimité, son autorité dans la politique américaine, est au plus bas.

Et je ne crois pas qu'il ait encore la moindre autorité ou légitimité sur la scène internationale. Maintenant, si on regarde les effets en chaîne de cette guerre, ils sont assez profonds. Ce n'est pas seulement le changement dans la puissance maritime dont j'ai parlé, mais on voit aussi l'OTAN se fissurer, avec Trump qui réagit de manière capricieuse aux critiques du chancelier Merz, par exemple, en cherchant comment il pourrait punir l'Espagne.

Il semble que l'Espagne s'engage sur une mauvaise voie, avec le Premier ministre Sánchez qui adopte une opposition de plus en plus virulente à la guerre, au lieu de faire autre chose. Il est clairement en désaccord avec Macron. Je pense que Keir Starmer, lui, en a pratiquement fini. Ce qu'on entend maintenant au Royaume-Uni, c'est qu'à l'occasion du deux cent cinquantième anniversaire de l'indépendance américaine vis-à-vis de la Grande-Bretagne, certains disent qu'il est temps pour la Grande-Bretagne de déclarer son indépendance vis-à-vis des États-Unis — un résultat assez ironique, au fond. On voit aussi, et toi et moi en avons déjà parlé, des pays comme l'Allemagne et le Japon, anciens ennemis des États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, qui doublent leurs budgets de défense et développent des capacités autonomes. Et ça, ça a des conséquences énormes pour la sécurité européenne et pour l'unité de l'Union européenne.

Cela a aussi beaucoup de conséquences pour les pays d'Asie, surtout en Asie-Pacifique, où le Japon commence à suivre sa propre voie. Il y a donc des effets en cascade — sans même parler du statut du dollar comme moyen universel de règlement des échanges, et donc comme principal élément des réserves de change. Bref, beaucoup de choses se passent en même temps. Et tout cela arrive alors que les Russes engrangent des profits exceptionnels grâce au pétrole et au gaz, et qu'ils utilisent leur capacité à fournir de l'énergie à l'Europe comme une arme, ce qui influence encore une fois la politique européenne. C'est donc un phénomène énorme, et il continue. Non seulement il n'y a aucune stratégie de sortie de guerre concernant l'Iran, mais, à ce que je vois, il n'y a pas non plus de stratégie pour gérer ces différents bouleversements géopolitiques. Peut-être que vous n'êtes pas d'accord avec moi là-dessus. Voyez-vous, vous, une stratégie ?

#Glenn

Non, aucune. Mais quand il s'agit de l'Iran, si on me demandait de donner un conseil, je ne saurais même pas par où commencer pour les États-Unis en ce moment, parce que le pays s'est vraiment enfermé dans une impasse. Je veux dire, comme je l'ai dit, il n'y a pas de bonne voie de négociation. Il n'y a pas non plus de voie vers une victoire militaire. Trump a du mal à gérer à la fois la dimension militaire et les questions économiques et intérieures. Il n'y a pas de bonne issue à tout ça. Je me dis que si Trump voulait faire quelque chose de grand, quelque chose de plus ambitieux, il pourrait peut-être profiter de cette situation pour mettre en œuvre ce qui, au départ, était la grande stratégie globale qu'on avait vue dans la Stratégie de sécurité nationale de décembre deux mille dix-sept, quand il était plus ou moins indiqué que les États-Unis allaient devoir s'adapter à un monde multipolaire, en établissant des priorités.

Alors, allez vers l'hémisphère occidental, et allez vers l'Asie de l'Est. Mais si vous décidez de vous tourner dans cette direction, il faut aussi se détourner de l'Europe, et du Moyen-Orient. On dirait que cette défaite pourrait devenir une opportunité. S'il voulait aller dans ce sens, il pourrait dire : écoutez, le Moyen-Orient, ce n'est pas notre guerre. On n'utilise pas le détroit de Malacca. Qu'ils s'en occupent eux-mêmes. Et puis, les Européens nous ont trahis. Donc, on va les laisser tomber aussi, et en gros, opérer un grand virage en avant — transformer une défaite en victoire.

#Chas Freeman

Oui. Il y a des gens aux États-Unis qui tiennent ce discours, bien sûr. Je soupçonne que Marco Rubio serait d'accord avec ça. Qui sait ? Mais il ne s'occupe de rien d'autre que de ce projet un peu flou de "reprendre" Cuba, d'une manière ou d'une autre. Donc oui, c'est une idée qui circule. Vous savez, il y a plusieurs points de vue là-dessus, mais moi, je pense que cette guerre contre l'Iran, c'est un peu notre expédition de Syracuse. On n'a pas encore notre Alcibiade — ce bel orateur brillant, cet intellectuel capable de tenir tête à Socrate et aux autres. Mais on a une aventure militaire tout aussi insensée, et qui tourne très mal. Ou alors, il faudrait peut-être se demander : que fait-on quand on est vaincu ? Ce n'est pas comme si on n'avait jamais connu la défaite. Pensez aux guerres d'Indochine.

Vous savez, parfois, il faut juste accepter l'humiliation et s'en aller. Mais il se passe aussi des choses aux États-Unis qui sont importantes. Et là, c'est très clair : Donald Trump a complètement perdu la tête. Je veux dire, quand on regarde les messages qu'il publie sur Truth Social au milieu de la nuit... arrêter Barack Obama pour trahison, accuser la présidente ou le chef démocrate à la Chambre de la même chose, bombarder ceci, bombarder cela, retirer les troupes d'Allemagne sans raison particulière, sans vraiment comprendre l'importance de ces forces. Franchement, je pense que cette guerre a clarifié les idées, des deux côtés de l'Atlantique, sur la présence américaine en Europe.

Il se trouve que les deux camps comprennent bien que le but n'est pas vraiment de défendre l'Europe. C'est plutôt de permettre à la puissance américaine de se projeter vers l'Asie de l'Ouest. Et si on regarde le schéma des activités militaires américaines, leurs dépenses et leurs budgets, on voit clairement qu'Israël dépasse de très loin tous les autres, et de beaucoup. Or, les budgets en disent long sur les vraies priorités. Et les priorités américaines, dans l'ancien monde, ce sont la défense d'Israël, pas grand-chose d'autre. Mais comme je l'ai déjà dit, tout cela a été gravement compromis par l'échec de cette guerre, qui n'a produit aucun résultat raisonnable. Alors, je ne sais pas où tout cela nous mène, mais ce que je vois ne me plaît pas.

#Chas Freeman

Alors... je ne sais pas où on va, mais je n'aime pas ce que je vois.

#Glenn

Non, je suis d'accord. Je préfère des changements progressifs, par petites étapes, dans le système international. Ces grands bouleversements, je pense qu'ils sont incroyablement déstabilisants. Donc je regarde avec une certaine inquiétude même le déclin de l'OTAN. Je n'ai jamais pensé que poursuivre l'expansion de l'OTAN comme modèle hégémonique pour l'Europe était une bonne idée. C'est, en fait, rediviser le continent. À mon avis, c'est la raison pour laquelle nous avons une guerre en Ukraine. Mais j'aimerais la voir se réduire peu à peu, et idéalement se transformer en une architecture de sécurité plus inclusive. Ce serait le scénario idéal, mais ça ne semble pas possible pour l'instant.

On pourrait donc assister à un effondrement très rapide de l'OTAN. Encore une fois, j'aurais préféré voir des réformes plus progressives. Mais je voulais vous interroger sur un autre point... Comme vous l'avez dit, on assiste aujourd'hui au déclin des puissances maritimes. À cause des conséquences de notre guerre par procuration contre la Russie, on risque maintenant d'assister à la mort de l'OTAN. Mais si les États-Unis veulent vraiment se retirer de la guerre contre l'Iran, est-ce que cela pourrait aussi signifier qu'ils devraient se détacher de leur relation avec Israël ? Vous aviez déjà laissé entendre quelque chose dans ce sens tout à l'heure.

#Chas Freeman

Oui, je pense que c'est clairement ce que ça implique. Et, vous savez, quand on regarde les sondages auprès des jeunes aux États-Unis, on voit bien qu'Israël est extrêmement impopulaire. En fait, c'est peut-être même trop faible comme expression. Beaucoup de gens le détestent franchement pour ce qu'il fait. Et je ne parle pas seulement des Américains chrétiens ou musulmans. Je parle aussi des Américains juifs. Dans beaucoup de communautés juives aux États-Unis, les jeunes ne veulent plus rien avoir à faire avec Israël. Donc, si on regarde la base de soutien, dans le Parti démocrate, il n'y a que six pour cent de soutien à Israël. C'est nettement plus, une sorte de pluralité, dans le Parti républicain, mais là aussi, ça baisse.

Et les preuves de tout ça, vous savez, de ce que font les gens autour de Netanyahou... Par exemple, pour l'anniversaire de Ben-Gvir, sa femme lui offre un gâteau avec une potence dessus. On assiste à la gazéification du sud du Liban. On voit Israël commettre des actes de piraterie au large de la Crète, en interceptant des gens sur une flottille, en les frappant violemment, en enlevant certains d'entre eux. C'est un mépris total pour toute forme de décence ou d'état de droit de la part d'Israël, et c'est profondément troublant pour ceux qui, traditionnellement, soutenaient Israël quoi qu'il fasse, et très choquant pour tous les autres. Donc, ça... Non, je veux dire, je pense que, vous savez, comme quelqu'un l'a dit — ce n'est pas mon jugement — mais quelqu'un a dit que Netanyahou est le Juif qui a le plus contribué à encourager l'antisémitisme depuis le meurtre de Jésus-Christ par les Juifs.

Vous savez, il a pris le drapeau d'Israël, avec son étoile à six branches, et il en a fait, dans l'esprit de beaucoup de gens, l'équivalent d'une croix gammée, en reproduisant les pires crimes du fascisme européen. Alors, est-ce que tout ça peut bien se terminer pour Israël ? J'ai du mal à l'imaginer. Je ne sais pas combien de personnes ont quitté Israël pour d'autres cercles. Je sais qu'il y a toutes sortes

de discussions sur des colonies juives un peu partout. Par exemple, Milei, le président assez particulier de l'Argentine, qui est un sioniste convaincu, aurait parlé d'une colonie de trois cent mille Israéliens en Patagonie. Ce qui, en soi, n'a rien de mal, j'imagine, mais ça ne va pas vraiment dans le sens du maintien de l'État sioniste en Asie de l'Ouest.

Bref, je pense que l'avenir d'Israël est aujourd'hui très incertain. Et il semble que la même chose soit en train de lui arriver que ce qui est arrivé aux royaumes croisés chrétiens établis dans la même région, il y a, quoi, sept ou huit cents ans. Aucun d'eux n'a duré un siècle. Israël approche de cet âge-là, mais je trouve que ses chances de survie paraissent très douteuses, vu son statut de paria sur la scène internationale et la perte de soutien parmi les populations des États-Unis et de certains pays européens qui l'avaient jusque-là soutenu avec ferveur.

#Glenn

L'effondrement de la réputation d'Israël est vraiment extraordinaire dans les affaires internationales. C'est presque aussi frappant que l'amélioration de l'image de l'Iran. Oui, parce que, enfin, du moins quand j'étais jeune, on voyait toujours Israël à travers le prisme de la Seconde Guerre mondiale. Ce qui s'était passé pour les Juifs en Europe pendant la Shoah, l'horreur que ça représentait. Alors, l'idée que les Juifs puissent retrouver une patrie à eux, en Israël, c'était une idée plutôt belle, séduisante même. Et le fait qu'à l'époque Israël soit aussi un pays assez libéral, laïc, rendait tout cela beaucoup plus facile à accepter.

Oui, on sait bien que la création de cette nouvelle patrie s'est faite au prix du déplacement des Palestiniens. Mais à cause de l'attrait que cela représentait, je pense qu'il a été facile, peut-être, de détourner un peu le regard, tant que ça ne prenait pas des formes trop choquantes. Je n'aime pas le dire, mais je crois que beaucoup de gens, comme moi, ont peut-être un peu fermé les yeux. Sauf que maintenant, avec les excès auxquels on est arrivés, il y a un vrai dégoût pour ce qu'est devenu Israël. Et on le voit, même à l'intérieur d'Israël, on le voit aussi, comme vous l'avez dit, au sein de la population juive aux États-Unis. C'est donc une erreur vraiment terrible que Netanyahu a commise là.

#Chas Freeman

Vous savez, je suis un peu une antiquité certifiée. On le devient, je suppose, quand on passe la barre des cinquante ans, comme dans les magasins de dépôt-vente. Enfin bref, moi, je suis déposé dans une maison de retraite. Donc je me souviens très bien des années cinquante. À l'époque, j'admirais beaucoup ce que je pensais qu'était Israël. Et on ne savait pas, on n'y pensait pas, ce n'était pas rapporté, que sept cent cinquante mille Palestiniens avaient été chassés de chez eux pour créer cet État pionnier. On prenait tout ça pour acquis. Et moi, je l'admirais. Il faut dire que c'était soutenu par une propagande très habile venue d'Israël. Je pense à Leon Uris et à son livre **Exodus**, puis au film avec Paul Newman, un très bel homme, qui jouait un personnage clé dans la création d'Israël. Donc oui, vous avez raison.

Et même si je ne sais pas vraiment sur quoi repose la culpabilité américaine à propos de la Shoah, je pense que, vous savez, nous avons rejoint l'Union soviétique pour libérer les camps de la mort. Mais, enfin, bien sûr, il y avait de l'antisémitisme chez nous aussi, je dirais sous une forme bien plus légère que chez les Européens. Quoi qu'il en soit, nous avons soutenu Israël, émotionnellement, profondément. Tout cela a été balayé par un comportement qu'on ne peut qualifier que de mal absolu. Vous savez, tuer des bébés, bombarder des hôpitaux, détruire des églises et des mosquées, assassiner des gens qui essaient juste de trouver à manger, leur tirer dessus, tuer des enfants d'une balle dans la tête ou dans le ventre, tirer dans les genoux pour les estropier, enlever des gens, faire de la piraterie, torturer, violer dans les prisons.

On a vu toutes les horreurs qu'on peut imaginer. Ce n'est donc pas étonnant que les mentalités aient changé. J'ai passé beaucoup de temps, au début de ma retraite, à observer ce que devenait Israël et à essayer de le sauver de lui-même, en parlant ouvertement contre l'évolution qu'il était en train de suivre. Bien sûr, ça n'a eu aucun effet, à part me valoir d'être mis à l'écart. Je suis sur des listes noires, et tout ce qui s'ensuit. Aujourd'hui, je prends ça comme une sorte de médaille d'honneur, mais à l'époque, ça m'agaçait pas mal. Donc oui, je pense qu'Israël... et d'ailleurs, ce n'est pas seulement Netanyahu.

Je veux dire, il est clairement coupable de beaucoup de choses. Et son entêtement à rester au pouvoir sous prétexte qu'il est un Premier ministre en temps de guerre est, franchement, extrêmement destructeur pour les intérêts israéliens. Mais apparemment, d'après les sondages, environ quatre-vingts pour cent des Israéliens soutiennent la guerre contre l'Iran. Donc ce n'est pas seulement une question d'individu, c'est une société entière qui agit de façon sociopathique, pas mentalement saine. Et je ne sais pas qui voudrait des Israéliens qui ont commis des crimes de guerre. Il paraît qu'en Grande-Bretagne, il y a en ce moment une douzaine de binationaux connus pour avoir commis de tels crimes, et l'establishment britannique les laisse tranquilles, alors que le public, lui, est très remonté contre eux.

On peut donc imaginer un avenir où être Israélien signifierait ne plus pouvoir voyager, ne plus pouvoir entrer dans aucun pays, à cause de la réputation que s'est forgée ce qu'on appelait autrefois "l'armée la plus morale du monde". On a vu, par exemple, cette photo d'un soldat au Liban en train de décapiter une statue du Christ. Moi, je viens d'un milieu protestant, je n'ai pas une affection particulière pour les statues du Christ, mais je trouve ça profondément sacrilège. J'ai du mal à imaginer qu'on puisse frapper une nonne à Jérusalem — c'est une autre vidéo qui circule en ce moment — ou cracher sur des chrétiens. Ce n'est pas très avisé quand on dépend du soutien de l'étranger. Et bien sûr, comme vous l'avez mentionné, Donald Trump se retrouve dans un dilemme, pris entre les griffes des dossiers Epstein et ce qu'ils contiennent, ou pourraient contenir.

Je ne devrais pas employer le subjonctif. Ils contiennent clairement des preuves très compromettantes contre lui. Et de l'autre côté, il a ses donateurs sionistes et ploutocrates, qui pourraient lui couper les vivres. Il y a aussi l'exemple de Charlie Kirk, dont la mort n'a jamais vraiment été expliquée, mais qui a été assassiné. Par qui ? Et pourquoi ? Beaucoup pensent que c'

est parce qu'il commençait à se retourner contre ses soutiens sionistes. Bref, ce n'est pas une plaisanterie. C'est une affaire très sérieuse, et il n'y a pas de sortie facile. Parfois, il faut juste encaisser le coup en plein ventre, se plier de douleur, et s'éloigner. Et j'ai bien peur que ce soit exactement là où nous en sommes avec la guerre en Iran.

#Glenn

J'ai vu des interviews de Joe Kent, l'ancien directeur de la lutte antiterroriste sous Trump, qui a démissionné. Et il expliquait qu'ils voulaient enquêter sur ce qui était arrivé à Charlie Kirk, mais qu'on lui avait en gros dit d'arrêter, de ne pas le faire. Ce qui est quand même assez remarquable. Oui.

#Chas Freeman

Non, c'est... enfin, vous savez, il y a beaucoup de questions à se poser sur de nombreux assassinats. Quand on parle d'un tireur isolé, il y a de fortes chances qu'il ne soit pas vraiment seul. Et, vous voyez, donc... enfin bref. Encore un grand moment dans l'histoire de la communauté euro-atlantique.

#Glenn

Non, absolument pas. Mais je pense qu'on va voir arriver d'autres changements majeurs. On ne peut pas vraiment passer d'un ordre international dominé par une seule puissance centrale, un système hégémonique dirigé par une puissance maritime, fondé sur cinq siècles de domination occidentale des mers, depuis la révolution géographique et l'essor des puissances maritimes européennes, à un système mondial multipolaire, ou multinodal, où les puissances maritimes n'auraient plus le même avantage compétitif. Donc oui, je pense qu'on va assister à des transformations profondes. La mort de l'OTAN — personnellement, ça ne me dérangerait pas, mais j'aimerais qu'on la remplace par quelque chose, pas par l'anarchie. Dans l'idéal, on aurait la « Maison commune européenne » de Gorbatchev pour la remplacer.

#Chas Freeman

Je pense que c'est la solution idéale. Et bien sûr, c'est ce qui m'a préoccupé depuis le début. J'ai toujours été favorable à une européanisation de l'OTAN, avec les États-Unis en retrait, jouant un rôle de ressource, mais sans chercher à diriger les affaires européennes. Mais cela devait se faire de manière progressive. Ma principale inquiétude à propos de Donald Trump, et de son mépris pour l'OTAN, c'est la conséquence évidente qu'il ne comprenait pas comment assurer cette transition, et qu'il risquait au contraire de porter un coup fatal à l'alliance elle-même. Mais enfin, vous êtes Norvégien, donc vous vivez dans l'un des pays les plus heureux du monde. Seuls les Finlandais vous dépassent, je crois. Alors, de quoi vous inquiétez-vous ?

#Glenn

Eh bien, la Scandinavie ne ressemble plus du tout à ce qu'elle était. C'est devenu une région compliquée. Je ne vois pas un avenir très prometteur, mais on pourra en reparler une autre fois. J'ai toujours pensé... enfin, j'ai toujours trouvé que ce serait une bonne chose que l'Europe affirme davantage son autonomie. Cela dit, je suis aussi conscient que les États-Unis ont joué un rôle essentiel de stabilisateur. Et puis, quand je regarde qui va représenter cette Europe autonome — Starmer, Macron, Merz — eh bien, ça me fait un peu peur. Peut-être que, finalement, les États-Unis ne devraient pas partir si vite. Mais non, la transition va être très douloureuse. Comme vous l'avez dit, elle aurait dû se faire progressivement, pour être mieux gérée. Et idéalement, ça aurait dû commencer il y a trente-cinq ans. Mais bon, nous en sommes là.

#Chas Freeman

Des réflexions finales ? Non, j'aimerais bien en avoir. J'aimerais avoir des réponses à ces énigmes, mais je n'en ai pas. Et ce qui est triste, c'est que je ne vois personne d'autre qui en ait non plus. En ce moment, l'Europe est dirigée par des pygmées intellectuels et politiques. Il faut faire grandir des adultes, des gens sages... on en avait autrefois. Mais où sont-ils passés ? Cachés dans des grottes, dans le sud de la France, peut-être. Je ne sais pas. Enfin bon.

#Glenn

Eh bien, c'est encore un argument en faveur du changement progressif. En fait, on a toujours une classe politique qui a grandi à l'époque de Fukuyama. Ils pensent vivre à la fin de l'Histoire, dans un monde où l'hégémonie collective de l'Occident, ce libéralisme dominant, dépasserait d'une certaine façon la logique de puissance du passé pour ouvrir une nouvelle ère. Une sorte d'utopie — leur domination était censée être bienveillante. Ils se voyaient comme une force du bien. Et maintenant, ils découvrent que non seulement ils ne font plus partie de ce système hégémonique, mais qu'ils ne représentent même plus un pôle de puissance.

Il y a donc beaucoup de désespoir, de fanatisme, et franchement d'autoritarisme, de bellicisme. En gros, tout ce qu'ils pensaient ne jamais devenir, mais... voilà, c'est bien là le problème. Normalement, il faut un système international solide pour permettre des changements progressifs, étape par étape. Mais aujourd'hui, ça ressemble plutôt à une période pré-révolutionnaire. Autrement dit, ils s'accrochent au pouvoir, et seuls des gens un peu fous, comme Trump, arrivent à les faire tomber de leur trône. Ce qui, évidemment, amène tout un nouvel ensemble de problèmes, comme les Américains nous l'ont bien montré.

#Chas Freeman

Oui, on peut en fait comparer beaucoup de ce qui se passe aujourd'hui à l'effondrement final de l'Empire romain. Il y a plusieurs éléments... L'un d'eux, qui me trouble profondément, c'est l'attaque contre la science, ce retour à une forme d'analyse fondée sur la foi, qui rejette les preuves empiriques et favorise le déni plutôt que de s'attaquer directement aux problèmes. Et bien sûr, cela

donne aussi du pouvoir à des hommes forts, qui finissent par faire des choses probablement peu sages. Je veux dire, le féodalisme est essentiellement né de la chute de l'Empire romain, parce que des chefs locaux devaient protéger leurs communautés. Et je pense que, d'une certaine manière, nous revenons vers une époque analogue, où il n'y a plus de fil conducteur, plus de respect pour les valeurs des Lumières — des valeurs que je continue à considérer comme sages. Enfin bref... profitez de la Norvège tant que vous le pouvez.

#Glenn

Oui, on va peut-être devoir y aller. Mais encore une fois, gardons ça pour une autre fois. C'est toujours un plaisir de te voir, mon ami. J'espère que tu passeras une excellente journée. Merci.

#Chas Freeman

Merci. À vous aussi.